

Le Château Frontenac : une origine méconnue

Michel Gaumond

Number 33, Spring 1993

Ah! Les belles vacances!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

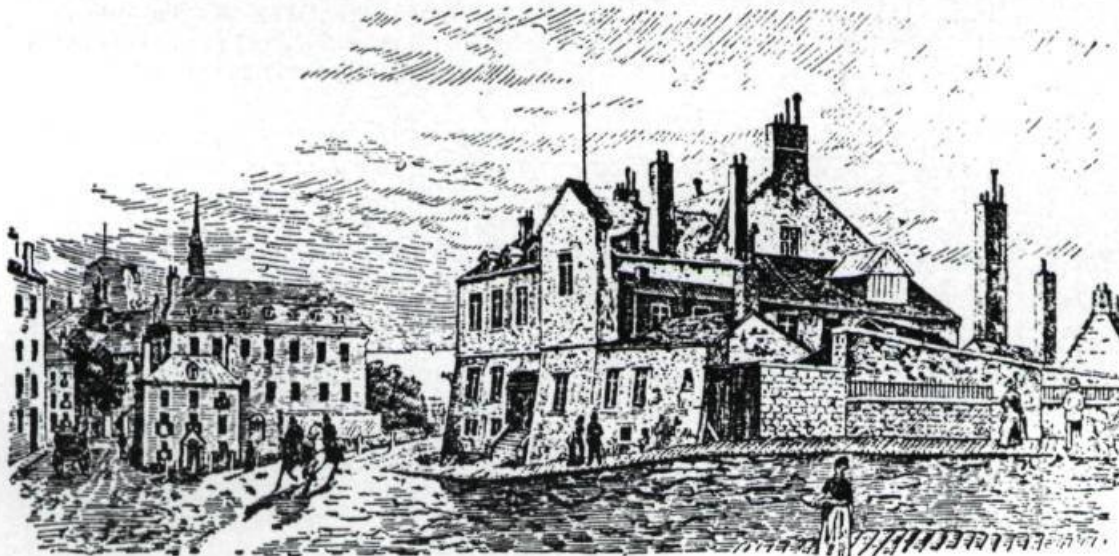
1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaumond, M. (1993). Le Château Frontenac : une origine méconnue. *Cap-aux-Diamants*, (33), 15–19.

Le Château Frontenac : une origine méconnue



Le bijou de la chaîne hôtelière du CPR n'a pas été construit par cette compagnie... Il a plutôt été acquis après son ouverture officielle, le 18 décembre 1893. Érigé au coût d'un demi-million, l'édifice fait la fierté des Québécois depuis ce temps. «Si Montréalais vous voulez de la classe et du style, venez quelques jours au Château Frontenac».

par Michel Gaumont

L'ANNÉE 1993 EST, POUR LES QUÉBÉCOIS, l'occasion de célébrer le centenaire de la construction d'un édifice prestigieux, le Château Frontenac. En effet, il y a exactement cent ans, la ville de Québec vit s'ériger un grand hôtel qui lui donna cette silhouette si caractéristique, un rocher couronné par un château médiéval.

Au cours d'une recherche effectuée il y a quelques années, dans le but d'identifier les véritables propriétaires du terrain sur lequel se dresse la vieille partie du Château Frontenac, un certain nombre de documents avaient été mis au jour et il m'est apparu intéressant et opportun, en cette année de centenaire, de les faire connaître au public québécois. Ils permettront de rappeler plusieurs faits oubliés qui ont entouré la construction de cet hôtel et de préciser que, contrairement à l'opinion généralement

admise, le Château Frontenac ne fut pas construit par le Canadien Pacifique.

Les promoteurs

L'aventure de la construction du Château Frontenac commence avec l'arrivée à Québec, le 14 janvier 1892, en grand équipage, de William Cornelius Van Horne, président du chemin de fer Canadien Pacifique. Il est accompagné pour l'occasion de Edmond Boyd Osler de Toronto, de Richard Bladworth Angus et d'un certain Angus M. Timmon.

Le but de leur séjour sera rapidement porté à la connaissance du public. En premier lieu, ils visitent les trois sites potentiels déjà repérés pour y ériger un important hôtel. En effet, depuis au moins dix ans, on discutait à Québec de la nécessité de construire un hôtel de prestige qui attirerait dans la ville une classe de voyageurs fortunés. Pour encourager cet investissement, le conseil de ville de Québec avait réactivé une résolution qui accordait à toute compagnie qui construirait un hôtel d'une valeur d'au moins 150 000 \$, une exemption de taxes d'une durée de dix ans. Déjà quelques Québécois avaient formé une compagnie, la Fortress Hotel Co. et avaient commencé à regrouper des capitaux dans ce but précis.

Trois sites, donc, sont examinés: celui acheté quelques mois auparavant, en face du Jardin des

Ce document exceptionnel montre le Château Haldimand d'un angle peu connu. Du côté droit nous voyons la rue du Fort, le bureau de poste et l'édifice qui abrite aujourd'hui le Musée du Fort. (A. Leclaire. Le Saint-Laurent historique, 1906, p. 99).

Gouverneurs, par lord George Mount Stephen, ancien président du C.P., qu'on appelait la propriété Symes ou celle de la comtesse de Bassano; celui du parc Montmorency, dans le tournant de la côte de la Montagne, connu par le dessin de Rotch & Tilden, architectes de Boston, en 1891; et enfin, celui appelé communément le site du vieux château ou de l'École normale.



Site de l'hôtel Château Frontenac en 1896. Ce plan de F.-X. Genest montre les limites des différentes propriétés provinciales, fédérales et celles de la compagnie du Château Frontenac. (Plan de F.-X. Genest, arpenteur, le 5 novembre 1896. Archives nationales du Québec à Québec).

Après la visite, le choix est rapidement fixé. Ce sera celui de l'École normale, où se dressent quelques vieux bâtiments, tous emboîtés les uns dans les autres, ainsi qu'un kiosque élégant où l'on vend des glaces et du café, et dont Van Horne, sans aucun doute, note au passage le nom, écrit en grosses lettres: «Kiosque Frontenac». Dans la suite de l'histoire, il sera mieux connu sous le nom de Kiosque Potvin.

La seconde raison du voyage de Van Horne et de ses amis est plus délicate. Il vient rencontrer ses compétiteurs, le groupe de la Fortress Hotel Co. pour les convaincre que seul le projet de son hôtel a des chances de se réaliser. On ne connaît pas le genre d'arguments qu'utilisa Van Horne pour faire comprendre qu'il n'y aurait pas d'autre hôtel que le sien, mais quinze jours plus tard la Fortress Hotel Co. se sabordera.

À partir du 14 janvier 1892, les événements se bousculent. Jeudi le 14 janvier, les journaux racontent que Van Horne a proposé l'achat du terrain de l'École normale au prix de 25 000 \$, mais cette offre est accompagnée d'un ultimatum: la réponse doit lui parvenir avant le 5 février!

Le 19 janvier, à l'hôtel de ville de Québec, se tient une réunion très importante au sujet de l'offre

de Van Horne. On y fait lecture d'une longue lettre qu'il avait adressée à Edward John Hale, directeur de la Banque Union et actionnaire de la Fortress Hotel Co., confirmant son offre de 25 000 \$ pour le terrain ou, au choix, le versement d'un loyer annuel de 5 % de cette somme si un bail lui était accordé pour une durée de cinq ans; les travaux commenceraient la semaine suivante. Il fait miroiter aux Québécois les retombées économiques dont la ville jouirait, la prospérité que cela apporterait en donnant du travail à de nombreux ouvriers.

Plusieurs problèmes sont alors soulevés: le terrain convoité appartient en partie au gouvernement du Québec, et en partie au gouvernement fédéral. Sur le terrain de la province se dresse l'École normale; où enverra-t-on les écoliers?

Sur-le-champ, un comité est formé pour discuter d'un arrangement avec le gouvernement du Québec. Le principal de l'École normale, l'abbé G.T. Rouleau, est prêt à décamper; pour lui, le déménagement n'est qu'une affaire secondaire et il ne tient pas à se voir accuser d'empêcher le progrès. Le gouvernement du Québec achemine sans tarder un télégramme à John Joseph Caldwell Abbott, le premier ministre canadien, après avoir reçu les représentations de Jules-Joseph-Taschereau Frémont, le maire de la ville.

Pendant ce temps, on examine les endroits où l'on peut reloger les écoliers et le gouvernement du Québec profite de l'occasion pour demander aux autorités fédérales de lui céder en entier le Jardin des Gouverneurs avec un bail de 99 ans. Le 2 février, le Conseil privé recommande de ne louer au Québec que la partie nécessaire à la construction de l'hôtel; on trouve le gouvernement provincial un peu trop gourmand.

La même journée, les actionnaires de la Fortress Hotel Co. se réunissent pour prendre en considération la résolution relative à la dissolution de la compagnie, passée le 21 janvier précédent. Le 3 février, on y donne suite après une requête du secrétaire White en Cour supérieure.

Un ordre en conseil du gouverneur général du Canada, daté du 2 février, rend effective la location au gouvernement du Québec d'une partie du Jardin des Gouverneurs. Le 9 février, un comité du conseil exécutif recommande la location du site et autorise les négociations avec le Séminaire de Québec pour l'accueil des écoliers de l'École normale.

Le 10 février 1892, le gouvernement du Québec baille à rente perpétuelle une partie du Jardin des Gouverneurs (lot 2 629) et le site occupé par l'École normale (partie du lot 2 630). Ce bail est accordé à un groupe d'hommes d'affaires formé

de Thomas George Shaughnessy, W.C. Van Horne et Richard B. Angus. Les conditions sont de construire un hôtel de première classe avant le 1^{er} août 1893, et de le rebâtir s'il est détruit par un incendie ou autrement. Si ces obligations ne sont pas respectées, le terrain sera remis au gouvernement du Québec. Le groupe a droit de transférer ce bail à une compagnie qui pourrait construire l'hôtel.

lieux. Les travaux furent suspendus sur l'ordre de Van Horne. Le contremaître fit remarquer qu'on n'avait pas le temps de s'attarder, on accusa les archéologues de vétustomanie et, après avoir bien reconnu les vestiges, on les rasa au sol.

Le 27 mai 1892, un groupe de huit personnes donnent avis qu'elles demanderont l'émission d'une charte visant l'incorporation d'une compa-



THE NEW DUFFERIN TERRACE HOTEL.

«Le nouvel hôtel de la terrasse Dufferin». Le 13 mai 1892, The Morning Chronicle publie l'une des premières illustrations montrant le futur Château Frontenac. (Coll. de l'auteur).

Le lendemain, les journaux sont en liesse: «C'est une grande nouvelle que ce contrat: le nouvel hôtel sera le plus beau de l'Amérique!» On apprend, le 12 février 1892, que le magnifique hôtel portera le nom de «Château Frontenac».

La même journée, le gouvernement du Québec s'entend avec le Séminaire quant au relogement des élèves de l'École normale: les locaux seront fournis par le Séminaire et le déménagement se fera aux frais du gouvernement. Le déménagement s'effectue dès le 13 février: on envoie les professeurs au grand salon, au musée numismatique et dans vingt autres chambres. Les musées sont relogés à l'université.

Une semaine plus tard, le 20 février, commence la démolition de l'École normale, vieille bâtisse qui rappelait bien des souvenirs. Érigée en 1784, les historiens l'avaient appelée «le Château Haldimand» pour la distinguer de l'ancien Château Saint-Louis. On la nommait familièrement le «vieux château».

Au moment de la démolition de ce bâtiment, on mit au jour une construction voûtée que l'on identifia à l'ancienne poudrière construite en 1685-1686 par Louis de Buadé comte de Frontenac, selon un plan de l'ingénieur du roi, Robert de Villeneuve. Certains écrivains, pour leur part, soutinrent l'idée que seul le bruit des casseroles de la cuisine de l'École normale avait hanté ces

gnie qui vient d'être formée sous le nom de «Compagnie du Château Frontenac», dans le but de construire un hôtel à Québec. On y note les noms de messieurs Donald Alexander Smith, W.C. Van Horne, T.G. Shaughnessy, James Ross, Ed. B. Osler, Wilmot Delouir Matthews, Sandford Fleming et William Hendrie.

Durant les mois d'avril et mai on poursuit les démolitions, et en juin commencent les travaux d'excavation. On retrouve alors de vieux murs reliés au fort Saint-Louis, érigé en 1693, et un puits d'une profondeur de quarante pieds que l'on comble avec peine de 400 voyages de terre et de pierre.

Les plans du futur hôtel sont datés du 13 mai 1892, les spécifications sont envoyées de New York à la fin du mois et les entrepreneurs les examinent afin de présenter une offre de service. La pierre proviendra de Lachevrotière, la brique réfractaire de Glenboig en Écosse, la brique rouge ordinaire de la briqueterie de Cléophas Rochette à Stadacona, le bois viendra des scieries de Simon Peters, l'acier d'Angleterre et le verre de Belgique. La couverture en cuivre sera l'œuvre de Napoléon Barbeau, plombier-couvreur de Saint-Roch, et le surintendant de la construction est nul autre que Félix Labelle de Sainte-Rose, ancien tailleur de pierre, maçon-constructeur de maisons à qui l'on attribue, entre autres, la construction de la gare Windsor à Montréal.

La construction

Les travaux de construction proprement dits sont amorcés le 15 juin 1892 en même temps qu'on fait sauter le roc pour asseoir les fondations. En juillet, le contrat de fournitures de bois est accordé à Simon Peters, l'un des plus importants marchands de bois de Québec. Le montant du contrat est évalué à 140 000 \$, ce qui est considérable pour l'époque. Rappelons que le coût total du Château Frontenac était estimé à 500 000 \$. Deux millions de briques rouges communes sont commandées à Cléophas Rochette de la rue Victoria à Saint-Roch.



«Le Château Frontenac en construction». Cette photographie de novembre 1892 montre que l'on procède alors au parachèvement de l'édifice.
(Coll. de l'auteur).

La première illustration du Château Frontenac est publiée le 13 mai 1892 dans le *Morning Chronicle* sous le titre de «The New Dufferin Terrace Hotel». Cette mention peut s'expliquer par le fait que les anglophones de Québec craignaient de voir disparaître le nom de Dufferin au profit de Frontenac. Voici ce qu'en pensait un connaisseur: «Le plan un peu original se prête bien au lieu: il a la forme d'un fer à cheval. Deux tours, l'une de forme circulaire et l'autre de forme hexagonale, donnent sur le fleuve et nous permettent de jouir de la vue du plaisant panorama que déroule (sic) à nos yeux, l'incomparable Saint-Laurent et les riantes campagnes adjacentes à la ville. Quel coup d'oeil! C'est féerique. La Compagnie du Pacifique mérite des félicitations pour le choix du nom et du site. Car son nom nous rappelle celui d'un de nos plus intrépides et de nos plus célèbres gouverneurs français. Québec devra se flatter d'avoir un hôtel qui rivalise avec les plus beaux et les plus confortables de la Province et les surpasse tous par son site incomparable».

En avril, on annonce que le nouveau gérant de l'hôtel est arrivé à Québec; il s'agit de H.S. Dunning. En mai, les pièces de la cuisine sont terminées; les planchers sont en merisier

rouge et tendre, les entre-planchers sont en briques solides ainsi que la plupart des murs. Un événement important se produit le 30 août 1893: T.G. Shaughnessy et ses collègues effectuent le transfert du bail initial à la Compagnie du Château Frontenac.

Enfin, le 18 décembre 1893 est un jour de célébration et de splendeur: «Que Québec se réjouisse, l'événement attendu depuis tant d'années est un fait accompli, aujourd'hui même le Château Frontenac ouvre ses portes au public. Cet événement marque une ère nouvelle pour notre ville en la mettant en état de recevoir dignement les classes supérieures de voyageurs qui sont les meilleurs agents de publicité». C'est en ces termes enthousiastes que les journaux célèbrent l'inauguration du nouvel hôtel: «L'hôtel a l'aspect d'un château du Moyen Âge. La porte d'entrée principale est surmontée des armes de Frontenac, les bureaux sont en chêne antique, les planchers en marbre, les murs recouverts de tapisseries, quelques foyers sont en marbre du Tennessee, les murs sont couleur café avec ornements en chêne. La salle à dîner permet de recevoir 300 convives, parquet de chêne avec tapisseries représentant la fondation de Rome. Il y a 170 chambres dont 93 sont pourvues de baignoires, l'hôtel est éclairé à l'électricité. L'architecte Bruce Price a droit d'être fier de son ouvrage».

Ces descriptions pourraient paraître superflues si l'on ne mentionnait pas que tout ce décor est disparu dans l'incendie de 1926, sauf les meubles, et que la porte cochère avait été démolie lors de l'agrandissement de 1920-1923. Le gérant de l'hôtel, M. Dunning, a choisi Frank Stanton comme commis en chef, M. Nelson, second commis, M.T. Horan, commis de nuit (de Québec!), John Brennan, messenger, et Henry J. Journet, chef de cuisine, anciennement de la Maison Dorée de Paris, du Grand Hôtel et de l'Élysée du temps du président Edme Patrice, comte de Mac-Mahon. Il avait même été au service du prince royal Alexandre de Hollande.

Les premiers hôtes ont pour noms: l'échevin Raymond-F. Préfontaine de Montréal, D. Paterson et M^{me} Paterson de Montréal, M. et M^{me} W.F. Angus, A.W. Hooper, John Taylor, tous de Montréal.

Les Montréalais eurent la maladresse de dénommer le Château Frontenac, le «Windsor de Québec». La réplique vint cinglante et définitive: «Le Windsor était une hôtellerie assez bonne pour Montréal mais il n'y a pas de comparaison possible entre le Château Frontenac et la grosse pile de roches et de mortier de Montréal. Le Château est unique, le site est le plus beau au monde, Montréal ne peut égaler Frontenac parce que Montréal n'a pas d'endroit pour mettre un tel

bâtiment. Si Montréalais vous voulez de la classe et du style, venez quelques jours au Château Frontenac».

Un an plus tard, le personnel de l'hôtel était complètement renouvelé. À part H.J. Journet, promu maître d'hôtel, tous les autres furent congédiés, même la dame en charge des filles d'hôtel, une fanatique qui affichait sur son corsage la médaille de la Protestant Protective Association. «On voulait faire du Château Frontenac un hôtel cosmopolite avec un cachet tout français».

Là ne s'arrête pas l'histoire du Château Frontenac. Viendront ensuite ses agrandissements de 1898-1899, ceux de 1920-1923, l'incendie de janvier 1926, ses visiteurs prestigieux dont plusieurs têtes couronnées, mais c'est là une avenue que je laisse à d'autres le soin de parcourir.

Quant à l'affirmation initiale selon laquelle ce n'est pas le Canadien Pacifique qui a construit le Château Frontenac, il suffira croyons-nous de rappeler brièvement les dates et les personnages en cause. Le bail du 10 février 1892 a été accordé à un groupe de trois personnes agissant pour leur compte. Ce bail fut transféré à une compagnie appelée Compagnie du Château Frontenac, le 30 août 1893, et ce n'est qu'en 1894 que le

Canadien Pacifique se porte acquéreur de la majorité des actions de la Compagnie du Château Frontenac (200 000 \$) et c'est en 1897 que le reste des actions fut acquis pour une somme de 80 000 \$. Est-il besoin de citer la lettre de Van Horne lui-même, datée du 3 juillet 1893, alors que le Château Frontenac est en bonne voie de parachèvement: «L'hôtel à Québec n'est pas construit par la Compagnie du Canadien Pacifique, comme on le suppose vulgairement, mais par des individus dont quelques-uns sont reliés à la compagnie et d'autres non pas». On m'objectera que c'est une manœuvre courante de la part des compagnies que d'amorcer des projets par le biais de leurs directeurs, quitte à les incorporer par la suite. Je conviens que le financement initial lors de la construction du Château Frontenac a été assumé par le Canadien Pacifique, mais compte tenu des personnes en cause, le risque financier était mince sinon inexistant. Tous les agrandissements successifs furent exécutés par le C.P. Et puis après, est-ce important? Sans la tour Eiffel, Paris serait-elle la même et Québec sans son Château Frontenac serait-elle Québec? ♦

Michel Gaumond est archéologue au ministère de la Culture.



Entrée principale du Château Frontenac en 1892. Lors de la construction de cette porte cochère l'architecte intégra dans la structure une pierre ancienne montrant la croix de Malte. Ce vestige de 1647 rappelle le souvenir du gouverneur Charles Huault de Montmagny. (The Morning Chronicle, 17 décembre 1894).

*Du nouveau à la frontière
une histoire exceptionnelle*



Carrollcroft

**Société Historique de Stanstead
Stanstead Historical Society**

Fondée en 1929 - Founded in 1929

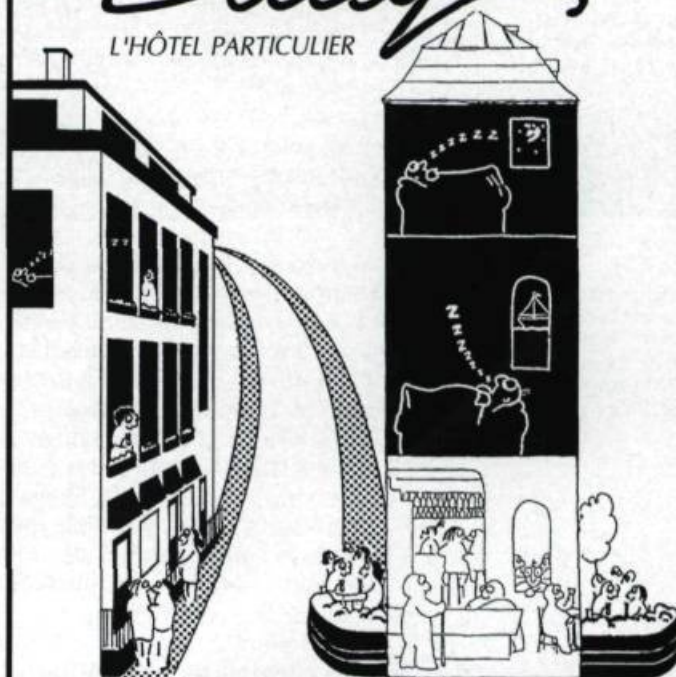
Musée Colby - Curtis Museum

35 Dufferin, Stanstead

CP 268, Stanstead, Québec • Tél (819) 876-7322

ON Y DÉBARQUE DEPUIS 1933

Belley
L'HÔTEL PARTICULIER



RÉSERVATIONS: 418/692-1694 télécopieur: 418/692-1696

249, RUE SAINT-PAUL, CARRÉ PARENT, QUÉBEC, G1K 3W5